

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Claudin, Fernando, *The Communist Movement : From Comintern to Cominform*, Monthly Review Press, New York, vol. I, 1975; vol. II, 1976.

par Pauline-Marie Vaillancourt

Études internationales, vol. 8, n° 3, 1977, p. 520-522.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/700806ar>

DOI: 10.7202/700806ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

La présentation des institutions du parti s'inscrit dans une perspective d'analyse classique sans apporter rien de nouveau aux faits connus. Par contre, l'importance du gouvernement local est présentée dans son ampleur. Le lecteur profane ou averti saisira l'importance de l'organisation rigoureuse du gouvernement local. La présentation des organigrammes est particulièrement révélatrice à cet égard. D'après le calcul de l'auteur, quelque 10% de la population totale de l'Union soviétique participe, d'une façon à une autre, au fonctionnement du gouvernement local. Cependant, il est à remarquer que les comités exécutifs disposent sans exception d'une majorité communiste. L'auteur souligne avec insistance que, tout particulièrement dans les districts ruraux, les comités du parti sont des « duplications » du gouvernement local. Il nous semble que les pages consacrées à l'analyse du gouvernement local soviétique représentent les valeurs scientifiques essentielles de ce livre.

Dans les chapitres suivants, Churchward donne un aperçu sommaire du parti communiste soviétique, de sa composition sociale, de ses relations avec l'État ainsi qu'avec des institutions et organisations de masse.

Le lecteur de cet ouvrage peut se renseigner sur l'évolution des institutions soviétiques depuis la Révolution d'octobre. Il nous semble que ce livre s'adresse en premier lieu aux étudiants et aux lecteurs profanes désireux de se renseigner sur l'évolution des institutions soviétiques et sur les problèmes reliés à celles-ci. Pour les lecteurs avertis, cet ouvrage n'apporte guère d'éléments nouveaux, et c'est d'autant plus vrai que l'auteur néglige les ouvrages fondamentaux de Brzezinski ou C. H. D'Encausse, par exemple. À l'exception de certains chapitres relatifs au gouvernement local et à la sociologie politique du parti, le livre, de par ses préoccupations générales, reste médiocre. Malgré ces déficiences, le livre de Churchward est un ouvrage que l'on peut utiliser pour un

premier cours de base sur le gouvernement soviétique.

Paul PILISI

*Département de science politique,
Université du Québec à Rimouski*

CLAUDIN, Fernando, *The Communist Movement: From Comintern to Cominform*, Monthly Review Press, New York, vol. I, 1975 ; vol. II, 1976.

Publié d'abord en espagnol en 1970, puis traduit en français par Maspéro, cet ouvrage remarquable est enfin accessible au public anglophone à un prix raisonnable grâce à *Monthly Review Press* de New York. Le premier volume a pour sous-titre *La crise de l'Internationale communiste*, alors que le second volume porte sur *Le zénith du stalinisme*.

L'exposé de Claudin dans ces deux volumes ne suit pas un ordre chronologique, mais plutôt un ordre analytique. Il décrit longuement et en détail les origines historiques de la crise du mouvement communiste mondial. La crise commence avec la création du *Komintern*, bien que ce soit la mort de Staline qui marque le début de l'éclatement des mythes et des dogmes du communisme soviétique, et met en branle le déclin historique du mouvement communiste international. Claudin traite de la dissolution du *Komintern*, qui est décrit comme étant une organisation inefficace et incapable d'entreprendre de se réformer de façon satisfaisante. La responsabilité pour les faiblesses des bases théoriques du *Komintern*, ainsi que la responsabilité pour ses faiblesses structurelles, est attribuée à Lénine et à Staline. Claudin montre que Staline a manipulé le *Komintern* pour faire avancer les intérêts de la politique étrangère soviétique. Il discute des contradictions entre les fondements théoriques du communisme et le déroulement concret de l'histoire mondiale. Les politiques du *Komintern*, y compris le Front populaire en

France et en Espagne, l'expérience allemande et le néo-colonialisme latent de l'URSS, sont étudiées en détail. Le pacte entre Hitler et Staline et la coalition subséquente contre Hitler sont des points sur lesquels l'auteur s'arrête aussi. Une idée qui revient souvent est que Staline et son *Komintern* ont, à certains moments, sacrifié et même saboté le mouvement communiste mondial, à cause des intérêts particuliers de l'Union soviétique. Au lieu de proposer une nouvelle forme de démocratie populaire durant les années trente, le mouvement communiste a commencé par s'opposer à la social-démocratie (qui tentait, tant bien que mal, de rencontrer ce désir évident des masses d'un changement politique significatif), puis s'est trouvé forcé d'entrer en alliance avec les pires formes de démocratie et de parlementarisme bourgeois.

Claudin traite aussi de la période entre la suppression du *Komintern* et la création du *Kominform*, et il s'attarde à parler de la scission entre la Yougoslavie et l'URSS, de la révolution chinoise et de la guerre froide. Il analyse les relations complexes entre l'URSS et les partis communistes français, italien, yougoslave et grec, après la Seconde Guerre mondiale, ainsi que la trahison des partis communistes de l'Europe de l'Ouest par Staline à travers les accords avec Roosevelt et Churchill sur les sphères d'influence. Nous voyons comment, à plusieurs reprises, les engagements de Staline envers les Alliés l'ont emporté sur les intérêts du mouvement communiste en Europe de l'Ouest.

Claudin soutient que Staline a effectivement industrialisé l'URSS mais que le régime qu'il a bâti fut ni socialiste ni capitaliste. Staline croyait qu'il était en train d'implanter la dictature du prolétariat et de mettre en pratique une version valable du marxisme. De fait, il a mis sur pied une nouvelle classe dominante, sur laquelle les masses n'avaient pas de contrôle.

Les principaux facteurs qui ont contribué à la crise du mouvement communiste furent : 1) la création du mythe voulant

que l'URSS soit un pays socialiste et l'acceptation dans d'autres pays du modèle soviétique de l'État « socialiste », 2) la proposition de l'idéologie soviétique comme la vérité suprême du marxisme et son utilisation comme base de la stratégie, des tactiques, du programme et des politiques de tous les autres mouvements communistes, et 3) la subordination de la stratégie mondiale du communisme aux politiques internationales de l'État soviétique. « L'enthousiasme naturel de la première victoire prolétarienne » a sérieusement affaibli « les facultés critiques des marxistes révolutionnaires », d'après Claudin. De plus, les aspects idéologiques du marxisme soviétique ont perdu le contact avec le marxisme vivant en Occident et dans le Tiers-Monde.

L'approche de Claudin est elle-même marxiste, mais son marxisme est ni dogmatique ni conservateur. Sa méthode est éminemment dialectique et critique. Il se sert du marxisme pour évaluer de façon radicale et critique la théorie politique et la pratique du mouvement communiste depuis la Révolution d'octobre. Il met en question les interprétations historiques de l'orthodoxie soviétique et de l'anticommunisme occidental. Il met plutôt de l'avant une interprétation historique critique basée non pas sur l'idéologie ou sur les préjugés, mais sur la vérité factuelle. Il stigmatise tout particulièrement la déformation de la vérité par les changements introduits dans les livres d'histoire pour servir la ligne politique des dirigeants au pouvoir à un moment donné en Union soviétique.

Personne n'échappe à l'œil critique de Claudin. Aucun chef communiste n'est épargné, puisque tous ont fait des erreurs. Claudin nous dit que le mouvement communiste international est un échec. Ce bilan est pour le moins surprenant, puisqu'il nous vient de la part d'un militant marxiste convaincu. Claudin s'en prend à la « dogmatisation et à la falsification perverse de la pensée marxiste ». Il croit que les principaux apports du marxisme demeurent valables et vrais, mais que l'œuvre de

Marx doit être lue et utilisée en tenant compte de l'époque historique dans laquelle nous vivons.

On peut dire que Fernando Claudin est avant tout un marxiste indépendant. Il reconnaît que sa perspective détachée et que son analyse parfois dévastatrice sont essentiellement négatives. Mais on ne peut pas toutefois accuser son analyse d'être défaitiste. Il souhaite que la dialectique négative de son marxisme critique profitera en fin de compte au mouvement de révolte qui s'amorce à l'intérieur du communisme international et stimulera ce dernier à s'orienter vers des formes plus vivantes et plus dynamiques. Une évaluation honnête des événements passés, selon lui, est une obligation essentielle. Même si l'image que peint Claudin est déprimante, selon lui, c'est seulement par l'acceptation objective et franche de cette réalité que le mouvement communiste pourra aller de l'avant.

Ces deux volumes seront très utiles pour ceux qui s'intéressent aux relations internationales, puisque beaucoup de matière traite à fond de la politique étrangère de l'Union soviétique. Pour ceux qui n'auraient pas le temps de lire les 650 pages que contiennent ces deux volumes (avec en plus presque 200 pages de notes détaillées et précieuses), je recommanderais de lire au moins l'épilogue de 50 pages environ, à la fin du volume II. Claudin nous y offre un excellent résumé de son analyse, sans tous les détails minutieux qui caractérisent le reste de son travail.

L'auteur nous promet d'autres volumes sur le même sujet pour la période qui s'étend de la mort de Staline à nos jours, en passant par le célèbre XX^e Congrès du parti communiste de l'Union soviétique et le conflit sino-soviétique. Espérons qu'ils seront du même calibre et de la même qualité que les deux présents volumes.

Pauline-Marie VAILLANCOURT

Département de science politique,
Université du Québec à Montréal

FANN, K.T. et HODGES, Donald C. (eds.),
Readings in U.S. Imperialism, Boston,
Mass. : Porter Sargent Publishers,
1971, 397p.

Ce livre rassemble 24 contributions d'auteurs connus ou peu connus à l'analyse de la nature de l'impérialisme américain dans le monde, particulièrement en Amérique latine.

Quelques-unes de ces études sont déjà connues des spécialistes de la question, notamment : « Notes on the Theory of Imperialism » (pp. 69-84), de Paul A. Baran et Paul M. Sweezy ; « Dependency and Imperialism » (pp. 155-182), de Susanne Bodenheimer et « The Structure of Dependence », de Theotonio dos Santos.

Toutefois, bon nombre de textes constituent des contributions originales à la connaissance approfondie des dimensions politique, culturelle, économique de l'impérialisme. Mentionnons : « Contemporary Forms of Imperialism » (pp. 1-12), de Connor Cruise O'Brien, et l'intéressante critique des interprétations de ce dernier, entreprise par Timothy Harding, « The New Imperialism in Latin America » (pp. 13-22), et « The Meaning of Economic Imperialism » (pp. 23-68), de James O'Connor.

Au demeurant, l'ensemble des textes qui composent *Readings in U.S. Imperialism* reflètent la variété des préoccupations doctrinales concernant la nature et jusqu'à un certain point, les effets de l'impérialisme. Le lecteur que ne satisfait pas l'exclusivisme des interprétations strictement économistes de ce processus profitera des données, suggestions et hypothèses relatives à la complexité du phénomène.

Daniel GAY

Département de sociologie,
Université Laval